

Revue du MAUSS

Revue trimestrielle

SOMMAIRE / N° 12 / NOUVELLE SÉRIE / DEUXIÈME TRIMESTRE 1991

Présentation : Le don perdu et retrouvé	3
Guy NICOLAS <i>Le don rituel, face voilée de la modernité</i>	7
Anne GOTMAN <i>Bons et mauvais dons ; aperçus sur les frontières de la prodigalité</i>	30
Alain CAILLÉ <i>Nature du don archaïque</i>	51
Gerald BERTHOUD <i>Le marché comme simulacre du don (fin)</i>	79

PISTES, ESQUISSES ET CONTROVERSES

Alfredo SALSANO <i>Esthétique du don : la notion de « dépense »</i>	97
Aldo Jean HAESLER <i>L'impossible troisième voie. Critique du projet socio-économique</i>	103
Ahmet INSEL <i>L'enchéassement problématique du don dans la théorie économique néo-classique</i>	110

CHRONIQUE DES SAVOIRS ET DE LA RECHERCHE

André BÉJIN <i>Rationalisation et démocratisation sexuelles</i>	120
Daniel DAGENAIS <i>La maternité sociale</i>	126
Jean-Claude MERMET <i>Le lien de famille : la réciprocité en défaut</i>	137
Paul JORION <i>Ce dont parlent les mythes</i>	147

HÉRITAGES

Lewis HYDE <i>Don et usure (fin)</i>	151
Jean-Louis CHERLONNEIX <i>Le bien et le plaisir chez Platon</i>	164

BIBLIOTHEQUE

Alain Caillé, Pascal COMBEMALE, Ahmet INSEL, Thierry PAQUOT, Roland PUERTO-MARTINEZ	170
--	-----

Revue du MAUSS

Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales

CONSEIL DE PUBLICATION: Cengiz Aktar, Rigas Arvanitis, Louis Baslé, Jean-Luc Boilleau, Hubert Brochier, Giovanni Busino, Annie L. Cot, Henri Denis, Mary Douglas, Jean-Pierre Dupuy, François Fourquet, Michel Freitag, Roger Frydman, Jacques T. Godbout, Marc Guillaume, Jérôme Lallement, Bruno Latour, Claude Lefort, Louis Moreau de Bellaing, Chantal Mouffe, Thierry Paquot, Jean-Claude Perrot, Wolfgang Sachs, Alfredo Salsano, Jean-Michel Servet, Lucien Scubla, Paulette Taieb, Annette Weiner.

COMITÉ DE RÉDACTION: Marc Anspach, Gérald Berthoud, Guy Béney, Pierre Bitoun, Pascal Combemale, Bernard Guerrien, Paul Jorion, Serge Latouche, Pierre Lantz.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: Alain Caillé.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: Ahmet Insel.

Les manuscrits sont à adresser à: Revue du MAUSS, La Découverte, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris.

La *Revue du MAUSS* est publiée par une association 1901. En devenant membre de l'association, vous serez tenu au courant de ses activités. Adhésion: 50 F par an (chèque à l'ordre du MAUSS à adresser à La Découverte).

LE DON RETROUVÉ

Le précédent numéro de la *Revue du MAUSS* plaidait en faveur de l'adoption d'un nouveau « paradigme », d'une autre manière d'interroger la réalité socio-historique que celle qui domine dans les sciences sociales. Comment cette réalité apparaîtrait-elle à nos yeux, était-il demandé, si au lieu de postuler que les sujets humains sont avant tout des calculateurs rationnels d'abord soucieux de maximiser leur satisfaction matérielle et sexuelle ou d'affirmer leur pouvoir, nous faisons l'hypothèse que, en tout cas dans la sphère des relations de personne à personne, la sphère de la « socialité primaire », aujourd'hui encore ils restent dépendants de la triple obligation de donner, recevoir et rendre dont Marcel Mauss, dans *l'Essai sur le don*, montrait l'omniprésence et le caractère structurant dans la société archaïque? Qu'on nous permette de voir un indice du bien-fondé de cette question dans le fait qu'un anthropologue, *Guy Nicolas*, sans avoir eu la moindre connaissance préalable des articles publiés dans le numéro 11, nous ait fait parvenir un texte qui formule le problème exactement dans les mêmes termes¹. La chose, à la réflexion, est peut-être moins surprenante qu'il n'y paraît tout d'abord. Si nous avons demandé une contribution à Guy Nicolas c'est parce qu'il est l'auteur de ce qui est à nos yeux la meilleure et la plus systématique étude ethnographique à ce jour sur les pratiques oblatives dans une société traditionnelle — la société de Maradi au Niger. Et d'autant plus intéressante que celle-ci, dominée de longue date par les Haussas, est une société de commerçants. Dans son étude Guy Nicolas montre à merveille non seulement que les pratiques du don rituel sont présentes à toute occasion un tant soit peu importante et significative de l'existence, mais également qu'elles s'interpénètrent constamment et étroitement avec les pratiques marchandes. C'est en vue de pouvoir donner superbement et pour le prestige qu'il est si important de commercer, marchander, calculer et accumuler. G. Nicolas était donc bien placé pour accomplir le dernier pas menant de l'ethnologie à la sociologie du présent, ce pas qu'esquissait notre dernier numéro, et faire l'hypothèse que la

1. La proximité est particulièrement frappante avec l'article de Jacques Godbout et Alain Caillé.

pratique du don rituel est toujours présente et déterminante au coeur même des sociétés modernes ou post-modernes. Dès que ce pas est accompli, aussitôt qu'on étend l'investigation menée par M. Mauss sur les sociétés archaïques aux sociétés contemporaines, c'est un gigantesque paysage, rendu invisible par les lunettes utilitaristes, qui se déploie devant nous. Et qui autorise un questionnement multiple et multidirectionnel.

Sans prétendre, bien sûr, épuiser d'emblée une exploration de la nouvelle contrée entr'aperçue, et d'autant moins que cette exploration est selon nous susceptible d'occuper de très nombreux chercheurs de disciplines fort diverses pendant longtemps, la livraison qu'on va lire esquisse le débroussaillage de certains axes importants. L'axe de la critique théorique, d'une part. Il importe, en effet, de ne pas réduire le don à un vague supplément d'âme du contrat et de la marchandise. Qu'avec lui il s'agisse d'une réalité autrement profonde et complexe, c'est ce que suggère *Ahmet Insel* par sa critique des tentatives récentes effectuées par certains économistes — et notamment G. Akerlof — pour intégrer des éléments épars et tronqués du système du don dans leurs modèles. Pas plus, montre G. Nicolas, le don n'est-il réductible à sa version caritative-médiatique moderne. Pas plus que, selon toute vraisemblance, il n'est rabattable sur la « dépense » et la « consommation » chères à Georges Bataille et dans la célébration desquelles *Alfredo Salsano* soupçonne des relents d'idéologie de fils de famille. Idéologie dont on ne peut noter sans ironie que s'il est quelque chose qui lui donne quelque effectivité, c'est la société de consommation de masse tant honnie par Bataille.

L'axe de la critique historique ensuite. Dans des domaines voisins *André Béjin* et *Daniel Dagenais* se demandent ce qui est susceptible de subsister, d'une part, de la sexualité et, d'autre part, de la famille lorsqu'elles sont soumises à la logique apparemment démocratique de la rationalisation constructiviste et utilitariste. L'axe réflexif, enfin, infiniment délicat. Celui qui tente de préciser les frontières de ce domaine mouvant qu'est le don. Où commence-t-il, où finit-il? S'il constitue la matrice de l'intersubjectivité, argumente *Alain Caillé*, c'est précisément en raison de son indétermination relative. S'il est à même de surmonter pratiquement les paradoxes constitutifs de l'existence sociale c'est parce qu'il se situe à l'intersection de la double opposition de l'obligation et de la spontanéité, d'un côté, et du plaisir et de l'intérêt, de l'autre, sans jamais s'identifier à aucun de ces quatre

termes². D'où l'extraordinaire polymorphisme et ambivalence du don, toujours susceptible de s'inverser et de basculer du registre du bon don à celui de l'excès. L'excès du don, la prodigalité, est aussi répréhensible que son inverse, le défaut de don, l'avarice. Mais les limites de l'excès, la frontière qui sépare les bons des mauvais dons, sont historiquement et psychologiquement très variables, nous montre *Anne Gotman* dans sa très éclairante étude de la prodigalité. Celle-ci est assimilée à la folie par l'ancienne loi romaine des Douze Tables. Et, aujourd'hui encore, elle relève de l'expertise psychiatrique. Est-il donc insensé de tout donner? Saint François aurait-il dû être interné?

Toutes ces incertitudes montrent suffisamment que le don ne se laisse pas aisément objectiver. Et c'est d'ailleurs en cela, selon toute vraisemblance, que consiste le secret de sa force et de sa pérennité. Il n'est pas aisément objectivable parce que son rôle est justement de produire de la subjectivité et de la personnalisation. Et une telle subjectivisation ne peut survenir que comme résultante d'un minimum d'incertitude et d'imprévisibilité. Ce qui implique à son tour que les voies d'accès au domaine du don ne soient jamais totalement rigoureusement prédéterminées. Lequel des trois moments du donner, recevoir et rendre³ convient-il de tenir pour dominant, se demandait déjà le dernier numéro du MAUSS? La critique serrée que *Jean-Claude Mermet* nous propose de la notion de réciprocité conclut que la vie familiale est davantage régie par la dette — le rendre — que par la réciprocité. La réflexion menée ici sur le don archaïque par Alain Caillé suggère à l'inverse que la métaphysique sauvage thématise avant tout le don en tant que tel, par quoi toute chose advient, parce que la question sauvage première est celle des racines de la fécondité et parce que la réponse qu'elle y apporte est que rien n'existe qui ne procède d'un don (ou d'un vol, à savoir un don inversé). Mais dans quel espace théorique convient-il de penser celui-ci? On lira ici la fin de l'article de *Gerald Berthoud* qui explore les potentialités d'une troisième voie conceptuelle, susceptible de résoudre les difficultés inhérentes aux deux

2. Les échecs de la rationalisation comportementaliste et utilitariste de la sexualité et de la famille peuvent être lus comme les résultats de la tentative de surmonter l'antithèse de l'intérêt et du plaisir en oubliant totalement le champ des problèmes ouvert par l'opposition de l'obligation et de la spontanéité.

3. Auxquels il conviendrait peut-être d'ajouter le moment du solliciter, exemplifié par les cadeaux d'ouverture, ou dons de sollicitation, les *opening gifts* évoqués par B. Malinowski à propos de la *kula*.

théorisations courantes et opposées des rapports entre don et marchandise, celles qui, ne voulant voir que de l'identité, rabattent le don sur la marchandise; celles qui, ne voulant voir que de la différence, affirment entre don et marchandise une incommensurabilité radicale. G. Berthoud, quant à lui, soutient que don et marchandise ne sont que deux formes spéciales de l'échange en général. La différence qui les sépare tient au fait que don et marchandise incarnent des degrés différents de l'universelle tendance à l'« extériorisation⁴ ». Ce qui soulève deux questions: quelle est la nature de cette tendance à l'extériorisation; et, si on affirme qu'elle est animée par une force irrépressible, est-il possible d'échapper à une interprétation évolutionniste de l'histoire ? Par ailleurs, affirmer, dans le sillage de Claude Lévi-Strauss, que l'échange par dons et l'échange marchand doivent être compris comme des formes de l'échange en général laisse entière la question de savoir dans quelle mesure le concept d'échange est universalisable. A en faire une catégorie en droit universelle ne court-on pas le risque, contrairement à la tendance générale du propos de G. Berthoud, de laisser entendre que l'échange marchand est plus proche de l'universel anthropologique que le don ? On le voit, le débat ne fait réellement que commencer.

A. C.

4. G. Berthoud a-t-il ici en tête le concept hégélien d'*Entäußerung* ?